

cueilli ; mille bouches s'ouvrent à la fois pour porter jusqu'aux nuées la plus foible production, dès le moment que l'auteur s'éleve contre Dieu (a). Mais ne me trompe-je pas ? N'est-ce peut-être pas les charmes de l'éloquence & le stile imposant du chantre de *Bélifaire* (b), qui ont caché au grand nombre des lecteurs les monstruosités des *Incas* ? Non, rien plus ridiculement enflé, plus vuide de sens & de raison que cette prose boursoufflée, dès que la réflexion du lecteur prend la place de l'illusion du préjugé. Voici p. ex. le premier passage que nos yeux ont fixé au moment qu'on nous a mis le livre en main. *Pour une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux.* T. 2. p. 162.

(a) Deux mois avant que les *Incas* parussent, j'ai vû un grand nombre de lettres qui annonçoient cette merveilleuse production, comme le dernier & le plus heureux effort de la raison humaine contre le fanatisme. Les yeux & l'esprit des lecteurs étant ainsi préparés par ces prudens & zélés précurseurs, n'ont presque plus rien à faire ; on achete, on lit quelques pages, & on dit : *Oh que cela est beau !* Après cela plus d'un curieux n'en acheve pas même la lecture ; on est content d'être à la mode & de pouvoir dire : *J'ai vû les Incas, qu'en dites-vous ?*

(b) Ce premier poëme de Mr. M. n'a assurément pas tous les défauts du second ; mais il y en a de très grands. Un homme de lettres disoit en parlant de l'accueil que le public a fait à ces deux productions :

*Nimium patienter utrumque
Ne dicam stultè mirati.* H. a. p.